

Les Rose

Je me souviens d'Octobre

Jean-Philippe Desrochers

Numéro 324, octobre 2020

Les Rose

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95049ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desrochers, J.-P. (2020). Les Rose : je me souviens d'Octobre. *Séquences : la revue de cinéma*, (324), 4-5.



LES ROSE

Je me souviens d'Octobre

JEAN-PHILIPPE DESROCHERS

« Devrait-on célébrer la mémoire d'un homme, que certains ont qualifié de "tueur, criminel, terroriste", responsable de la mort d'un vice-premier ministre du Québec ? La question se pose autrement pour le fils de Paul : comment un père doux et aimant a-t-il ainsi pu se radicaliser et prendre part à un événement violent aux conséquences funestes ? Ses recherches, qui ont demandé près de 10 ans de travail, lui permettront de trouver des pistes de réponses. »

Au cours des dernières années, plusieurs documentaristes québécois de la relève se sont intéressés à la mémoire, à l'histoire et à l'héritage de leur famille. On pense notamment à *Manic* (Kalina Bertin, 2017), *Photo jaunie* (Fanie Pelletier, 2016) et *La mémoire tranquille* (Naomie Décarie-Daigneault, 2016). Trois ans après l'excellent *Yes*, consacré à la démarche artistique et politique d'un jeune indépendantiste québécois plongé en plein référendum écossais en 2014, Félix Rose et son complice Éric Piccoli (cette fois-ci à la direction photo et à la production) sont de retour avec une fresque familiale, historique et politique de plus de deux heures. *Les Rose* est une œuvre sur l'engagement telle qu'on en voit trop rarement dans notre cinématographie.

Le film émane d'une démarche éminemment personnelle, forcément subjective (ce qui justifie les renvois directs au réalisateur et sa présence vocale et physique à l'écran), d'une quête des origines et d'une tentative de compréhension d'événements majeurs de l'histoire du Québec, mais dont, paradoxalement, on ne parle pas très souvent en ce presque pays à la mémoire défaillante. Épaulé par Simon Beaulieu (*Godin* (2011), *Miron: un homme revenu d'en dehors du monde* (2014)) à la réali-

sation, Félix Rose, fils de Paul, a bien sûr profité d'un accès privilégié à certains acteurs des années felquistes et aux archives familiales des Rose. On pense ici entre autres aux enregistrements clandestins, évidemment inédits, de Paul Rose en prison. Pendant ceux-ci, l'homme, qui s'adresse à sa mère, évoque poétiquement le fleuve Saint-Laurent et le territoire québécois. Ces enregistrements témoignent de la grande force mentale et de la grande richesse intérieure qui animaient le détenu. Les films et photos de famille utilisés dans le documentaire sont d'ailleurs très beaux et adroitement juxtaposés aux images d'archives, provenant entre autres du riche fonds de l'ONF, grâce au montage hors pair de Michel Giroux. Ce dernier, un habitué du maniement kaléidoscopique d'images d'un autre temps, a monté *La mémoire des anges* (2008) et *La part du diable* (2017), de Luc Bourdon. La musique discrète et décontractée de Philippe Brach et La Controverse accompagne bien le récit des *Rose*, agit souvent en contrepoint et offre l'oxygène nécessaire pour mieux encaisser la tension du propos et des images, sans toutefois en annuler leurs effets.

ROMPRE LE SILENCE AUTOUR D'OCTOBRE

Cœur du film, le témoignage du frère cadet de Paul, Jacques Rose, qui n'était jamais revenu sur les événements publiquement, vaut son pesant d'or. Filmés dans la maison de Jacques située près du fleuve, ces entretiens n'apportent pas nécessairement un nouvel éclairage sur les choses, mais ils viennent confirmer les rares versions des faits dont nous disposons jusqu'à présent. Rappelons que les felquistes de la cellule Chénier se sont faits plutôt discrets après leur sortie de prison. Francis Simard est le seul à avoir publié un ouvrage, *Pour en finir avec Octobre*¹, en 1982, témoignant de ce qui s'était passé pendant la séquestration du ministre Laporte. C'est d'ailleurs de ce livre, et de son amitié avec Simard, que Pierre Falardeau tirera sa fiction *Octobre* (1994). Dans une séquence forte du documentaire *La liberté en colère* (Jean-Daniel Lafond, 1994), Simard, au cours d'une discussion animée avec Pierre Vallières près de l'ancienne prison de Parthenais, rejette les théories conspirationnistes de ce dernier et conclut leur échange en affirmant, alors qu'il vient de sortir du champ de la caméra, que «le reste, j'avais mourir avec, boss.» Simard mourut en 2015, presque dans l'indifférence.

La mort de Paul Rose, en 2013, elle, fit quand même plus de bruit. Comme l'expose Félix Rose au début de son film, une motion du député Amir Khadir visant à rendre hommage à l'ancien felquiste enflamma une partie de la population et des gens des médias². Devrait-on célébrer la mémoire d'un homme, que certains ont qualifié de «tueur, criminel, terroriste», responsable de la mort d'un vice-premier ministre du Québec? La question se pose autrement pour le fils de Paul: comment un père doux et aimant a-t-il ainsi pu se radicaliser et prendre part à un événement violent aux conséquences funestes? Ses recherches, qui ont demandé près de 10 ans de travail, lui permettront de trouver des pistes de réponses. Pour arriver à ses fins, le cinéaste, oscillant toujours avec brio entre le plus intime et le collectif, expose tout un pan de l'histoire du Québec, allant surtout des années 1960 (conditions de vie difficiles et exploitation des travailleurs Canadiens français, montée de l'indépendantisme et, parallèlement, du Front de libération du Québec (FLQ), fondation de la Maison du Pêcheur, à Percé, en 1969) jusqu'aux années 1980 (élection du Parti québécois en 1976, échec du premier référendum sur la souveraineté en 1980 et combat pour la libération conditionnelle de Paul Rose, qui lui sera finalement accordée en décembre 1982).

Cette lutte pour la libération de Paul permet de faire une des plus belles découvertes du documentaire, celle de Rose Rose, décédée en 1982, matriarche de la famille et grand-mère du réalisateur.

Venant d'un milieu pauvre et sans éducation et dotée d'une grande résilience, Rose était une femme d'une droiture et d'un aplomb exemplaires. Aux côtés d'un mari taciturne qui «travaillait 12 heures par jour», elle aura toujours soutenu ses fils, peu importe les circonstances, et défendu avec conviction la cause des prisonniers politiques au Québec. D'ailleurs, la cause féministe n'est pas évacuée du documentaire, alors que l'on voit des militantes se battre, pendant les procès des felquistes, pour que les femmes puissent être admises sur des jurys, ce qui était impossible au Québec avant les années 1970. L'émotion est palpable à plusieurs occasions dans le film de Félix Rose, pendant les entretiens avec son oncle, mais aussi notamment lors de l'allocution bouleversante de Paul, à ce moment toujours emprisonné, aux funérailles de sa mère. Coïncidant avec les 50 ans de la crise d'Octobre, la sortie des *Rose* risque de ramener dans l'espace public de sérieuses discussions dont le Québec ne peut plus – et n'aurait jamais dû – faire abstraction. ▲

1. *Jacques Rose chez lui*

2. *Jacques et Paul Rose*

3. *Rose Rose entourée de ses enfants*

4. *Rose Rose*

Références

¹ Une réédition du livre de Francis Simard est parue chez Lux Éditeur en 2010.

² Pierre Dubuc, «Paul Rose: un traitement ordurier de Patrick Lagacé et Chapleau», *L'aut'journal*, 16 mars 2013

